IDÉES/

Par
SONIA DELESALLE-STOLPER
et HALA KODMANI
Photo ROBERTO FRANKENBERG

Amin Maalouf

«Le modèle occidental est en crise, mais il n'y en a pas d'autres en face»

L'auteur de l'essai «le Labyrinthe des égarés», désormais à la tête de l'Académie française, analyse les profonds déséquilibres mondiaux contemporains et remonte aux origines des confrontations entre «l'Occident et ses adversaires», à l'aune de la récente escalade entre Israël et le Hamas.

INTERVIEW

L'écrivain franco-libanais se dit *«pessimiste mais pas désespéré»* face aux problèmes du monde qui ne sont jamais résolus parce qu'ils *«s'installent pour des générations»* et qu'on *«laisse le pourrissement s'installer»*. Dans un entretien, le successeur d'Hélène Carrère-d'Encausse appelle à se ressaisir, urgemment, et à rétablir une forme *«d'autorité morale»* incontestable et internationale.

Impossible de ne pas vous faire réagir à l'actualité brûlante en Israël et à Gaza ?

Quand on connaît cette région du monde, on sait qu'il existe des aspects spécifiques à ce conflit qui éclate en 2023 et qui est le je ne sais plus combientième dans cette région depuis au moins soixante-quinze ans. Les conflits qui succèdent aux autres ne sont jamais tout à fait les mêmes. La différence aujourd'hui, c'est que la plupart jusqu'ici opposaient Israël aux Etats arabes, alors que là, c'est un conflit où aucun Etat arabe n'est impliqué. Là, il y a des mouvements palestiniens, principalement le Hamas. Et s'il y a un Etat impliqué, ça ne peut être que l'Iran, seul Etat qui soutient le Hamas. Le sentiment de quelqu'un qui suit ces événements depuis très longtemps, c'est que c'est une affaire qui ne va pas s'arrêter là. Elle va déborder sur de nombreux pays, durer longtemps et bouleverser beaucoup de choses.

Vous ne voyez aucun pays ou puissance capable d'arrêter l'escalade ?

Je crois que dans la période qui vient, personne ne va pouvoir intervenir. Même les Etats-Unis, qui ont quand même un certain poids, ne vont pas dire aux Israéliens, *«ne faites pas cela»*, comme ils l'ont fait les dernières années. Vu l'ampleur de ce qui est arrivé et l'horreur suscitée, les Américains ne vont pas conseiller aux dirigeants de temporiser.

Pensez-vous que des pays arabes qui étaient en voie de rapprochement avec Israël peuvent jouer un rôle pour endiguer l'horreur en cours ?

Mon sentiment, c'est que les pays arabes ont été aussi surpris que tout le monde de ce qui est arrivé. Ils sont encore sous le choc et pour un bon moment, ils vont rester dans l'expectative et observer tous les bouleversements qui pourraient se produire. Netanyahou a parlé de *«changer la carte du Moyen-Orient»*. Tout le monde est prudent et chacun pense surtout à ce qui peut lui tomber dessus et s'il va ne pas en payer le prix.

Pour faire une transition vers votre livre, n'a-t-on pas été témoins d'une confrontation très frappante entre l'image de la jeunesse israélienne faisant la fête dans un coin du désert, et cet autre monde, celui des assaillants du Hamas qui viennent d'un coin parmi les plus misérables de la planète et avec une idéologie violente ?

C'est ce que j'ai appelé un peu «le Bataclan». C'est l'impression que j'ai eue quand j'ai vu les images de cette fête avec tous ces jeunes face à un militantisme extrême assez aveugle au reste du monde. Les gens qui ont lancé cette attaque, les donneurs d'ordres, ne s'embarrassent pas de savoir si tel ou tel Israélien a manifesté contre le gouvernement ou bien est un partisan de Nétanyahou. Ils sont dans une détestation aveugle et globale de ce pays et de ses citoyens. On peut voir dans cette attaque des éléments de trois événements. En Israël, on a surtout parlé de la guerre du Kippour et je suis sûr qu'il y avait cela même dans la tête des assaillants qui ont attaqué le 7 octobre, cinquante ans jour pour jour après la guerre. Et puis, il y a le 11 Septembre. Et pour nous, ce qui est plus proche géographiquement, le Bataclan. Ces trois événements violents ne sont pas les mêmes. Dans un cas, on a la surprise et c'est la guerre du Kippour. Puis l'action spectaculaire d'un petit groupe comme celui qui a attaqué les tours jumelles de New York. Et puis le troisième, c'est ce côté d'une violence extrême face à une population qui pense à autre chose et qui vivait sa vie.

Vous évoquez l'arrogance des grands blocs qui ont péché par désir de s'agrandir ou de s'imposer, mais qui, à chaque fois, se sont cassé les dents. Cette arrogance est-elle plus présente aujourd'hui dans le monde qu'il y a cinquante ans ?

Pas forcément. J'ai parlé de cette arrogance parce que ça m'agace. Ça m'a paru un élément commun au parcours des quatre pays dont je raconte l'histoire (Japon, URSS, Chine et Etats-Unis). Chaque fois, il y a un événement ou un comportement qui explique un échec de ce pays. Pour le Japon de l'ère Meiji, l'arrogance est apparue d'une manière beaucoup plus nette à la mort de l'empereur en 1912, quand ce pays, dirigé par un groupe de réformateurs éclairés entourant un jeune monarque très aimé, a dérivé vers une situation de démence complète. Des mouvements d'officiers ultranationalistes ont entraîné le pays dans des aventures militaires, dont une tentative de conquérir la Chine, ce qui est démentiel. Ça a culminé en 1941, quand ils ont provoqué une guerre avec les Etats-Unis. C'était tellement extrême qu'après la fin de la guerre et les bombardements atomiques, les sages du Japon ont dit *«bon, ça nous a coûté trop cher d'avoir cette attitude ultranationaliste. Nous devons l'éradiquer totalement. Nous ne voulons plus d'armée»*.

Le deuxième exemple de défi à l'Occident dans votre livre est l'URSS…

Pour la Russie soviétique, je crois qu'il y avait dans l'attitude léniniste, qui consiste à dire qu'il suffit qu'un petit groupe d'hommes déterminés aille occuper le centre du gouvernement pour qu'on puisse changer le cours de l'histoire, une arrogance du volontarisme qui a été à l'origine de l'établissement du pouvoir bolchévique. Peut-être que s'il y avait eu un autre dirigeant après Lénine, ça aurait pu changer. Le régime de Staline a été tellement monstrueux que la Russie ne s'en est jamais remise.

Et l'arrogance des Etats-Unis ?

Leur arrogance se manifeste dans leur incapacité à jouer le rôle de puissance ou de souverain mondial débonnaire. Quand ils sont devenus l'unique superpuissance après la Seconde Guerre mondiale, ils avaient la possibilité d'établir de nouvelles règles de conduite qui s'appliqueraient à tout le monde, une légalité internationale qui exigeait d'eux qu'ils se comportent d'une manière exemplaire. Or, ils ont tout de suite remis en cause tout l'ordre international, en disant ce qui nous arrange devient la norme. Ils se sont lancés dans toutes sortes de guerres qui, au début, étaient à peu près consensuelles, comme la première guerre du Golfe où tout le monde suivait. Puis, quand ils ont fait la guerre du Kosovo, les Russes et les Chinois n'en voulaient pas. Mais c'est pas grave, ils étaient avec l'ONU.

Amin Maalouf chez lui à Paris, le 10 octobre.

Quand ils ont fait la guerre d'Irak, comme la France et l'Allemagne n'en voulaient pas, ils ont dit, c'est pas grave, on la fait avec les Anglais. L'arrogance a consisté à dire : nous sommes trop forts pour limiter nos ambitions. Ils ont ainsi perdu peu à peu l'essentiel de cette autorité morale qu'ils avaient incontestablement au sortir de la guerre froide.

Peut-on aussi parler de l'arrogance de la puissance chinoise ?

Il y a eu évidemment l'arrogance extrême de Mao, mais je dirais qu'il y a une arrogance plus récente, qui se manifeste dans la différence entre Deng Xiaoping et Xi Jinping. Le premier disait, on doit avancer tranquillement, on est encore en retard, on a un long chemin à parcourir, on ne peut pas faire de gesticulations. Xi Jinping s'est un peu écarté de ça quand il a dit *«en 2049, nous serons la première puissance»*. Il s'est mis dans une situation d'affrontement avec l'Occident dont il n'avait pas besoin, qui ne lui a rien apporté, de même que toutes les gesticulations autour de Taiwan. Il y a un début de dérive qui est assez inquiétant mais qui n'est peut-être pas irréversible.

Pour ces trois pays, Japon, Chine et Russie, est-ce que leur principale ambition, c'est justement de s'opposer à l'Occident et d'entraîner avec eux une partie du monde ?

Ces trois pays sont les seuls à avoir représenté à un moment donné au cours des cent-vingt dernières années un défi sérieux et cohérent à la primauté de l'Occident. Le Japon a réussi à abattre une puissance européenne au début du XXe siècle, la Russie. La Russie soviétique a réussi à devenir une superpuissance avec derrière elle un camp substantiel qui comprend la moitié de l'Europe et une bonne partie de l'Asie, beaucoup de pays d'Afrique, Cuba, Nicaragua… Elle a constitué un défi comme l'Occident n'en avait jamais rencontré. Puis, il y a eu l'écroulement total. La Chine aujourd'hui est l'héritière de ces deux défis. Celui d'une puissance asiatique qui était rétrograde, pauvre et qui a réussi en quelques décennies un miracle économique. Elle a recueilli les deux héritages et constitue le troisième défi.

Ces trois pays ont défié l'Occident en opprimant leurs populations. Est-ce que le paradoxe, il n'est pas là ?

L'histoire de ces trois défis est celle d'un échec. Le défi japonais s'est terminé de manière désastreuse avec une guerre, qui s'est soldée par la destruction du pays. Avec l'Union soviétique, il y a eu un modèle qui a tenté beaucoup de gens à travers le monde, y compris en Occident. Mais une purge après l'autre, une répression après l'autre, et même après Staline, Budapest, Prague, le Mur, auxquels il faut ajouter la faillite économique du système d'Union soviétique, ont consacré l'échec du modèle.

Le modèle occidental est en crise, mais il n'y en a pas d'autres en face. Il n'y a pas un modèle russe et si la Chine a donné un exemple de décollage économique remarquable, elle ne propose pas réellement un modèle. C'est un des drames du monde : on a un modèle qui est en panne mais pas d'alternative en face, une démocratie qui est boiteuse, comme on le voit aujourd'hui avec les élections américaines qui se préparent, mais en face, pas de démocratie. Personne n'a envie d'adopter le système politique ni de la Russie, ni de la Chine et encore moins de l'Iran.

L'Europe, rejetée par certains, ne peut-elle finalement pas jouer un rôle d'équilibre mondial ?

S'il y a une puissance qui est potentiellement capable d'avoir cette autorité morale dans le monde, c'est l'Europe. Parce qu'elle a une expérience de décennies liées à son histoire passée avec le monde, à l'histoire coloniale et à tous les conflits qui lui donnent une forme de sagesse. Elle peut faire valoir aussi le modèle, même s'il n'est pas totalement réussi, et fait débat, de l'intégration européenne. Il y a un appétit en Europe de jouer ce rôle de sage, capable de mettre en place une nouvelle gouvernance internationale, dont le monde a besoin. Je ne vois pas d'autre force qui puisse jouer ce rôle de dirigeant et de facilitateur d'une nouvelle vision du monde. Malheureusement, il faut convaincre l'Europe d'avoir l'ambition qu'elle mérite alors que, pour la plupart des autres puissances, il faut les convaincre de modérer leurs ambitions.

La vision qui se dégage dans votre livre est quand même très sombre ?

Je suis persuadé qu'on va dans le mur. Mais on peut encore se reprendre, changer notre manière d'être, changer le rapport entre les différentes composantes de l'humanité. Tout ce qui est en train d'arriver ces dernières années dans le domaine des mentalités, dans le domaine politique ou dans les domaines scientifique, technologique, nous sommes dans la phase la plus extraordinaire de l'histoire de l'humanité. Mais les mentalités ne suivent pas, elles stagnent ou régressent, la gouvernance ne suit pas. En réalité, on n'est pas capable de faire face parce que ça exigerait une vision, un degré de solidarité qui n'existe pas du tout.

Vous êtes totalement pessimiste ?

Je suis inquiet mais pas désespéré. Je pense que l'Europe est la plus capable de se ressaisir et que si elle se ressaisit, elle peut aider les autres. Mais il faudrait faire vite. Je ne sais pas où nous en serons pour le climat dans dix ans. Et c'est vrai dans beaucoup d'autres domaines. Je ne sais pas quel jour on va avoir un dérapage technologique majeur qui va mettre en danger l'intégrité de l'être humain de manière irréversible. On a vraiment besoin de se ressaisir.

C'est vrai dans tous les domaines ? Géopolitiques aussi ?

En deux ans, on a vu éclater des conflits dans diverses régions du monde, une détresse énorme, des pays qui sont déstabilisés de manière brutale et rien ne permet de dire que ça va s'arrêter parce qu'il n'y a aucun mécanisme qui empêche les conflits de s'envenimer. Regardez le Haut-Karabakh, depuis des mois et même des années, on dit qu'une tragédie qui se prépare. Qu'est-ce qu'on a fait ? On a attendu. Elle a eu lieu.

Est-ce qu'on ne peut pas dire la même chose aussi du Moyen Orient et de la question palestinienne ?

On ne résout aucun problème, nulle part. Chaque fois qu'il y a un problème qui commence, il s'installe pour des générations. Et c'est vrai partout. On laisse le pourrissement s'installer.

On ne peut omettre une dernière question à Amin Maalouf, secrétaire perpétuel de l'Académie française. Vous vous sentez comment ? Ecrasé par la tâche ? Par la responsabilité ?

Je sens l'ampleur de la tâche. Mais c'est passionnant. Je suis profondément persuadé qu'une institution comme l'Académie a une raison d'être plus grande que celle lors de sa fondation il y a quatre cents ans. C'est une institution qui se préoccupe de la langue, un élément essentiel du rayonnement de la France, de son histoire, de ses valeurs, de son identité. Toutes ces questions en font un lieu de réflexion sereine. Je pense que, dans le monde, on devrait avoir des institutions comme ça, qui n'ont pas de pouvoir économique ni politique mais qui ont simplement un brin de crédibilité morale pour réfléchir sereinement aux réalités du monde et à la direction qu'on devrait prendre.

(1) ***Le Labyrinthe des égarés, l'Occident et ses adversaires*** **d'Amin Maalouf, Grasset, 448 pp., 23 € (ebook : 15,99 €).**